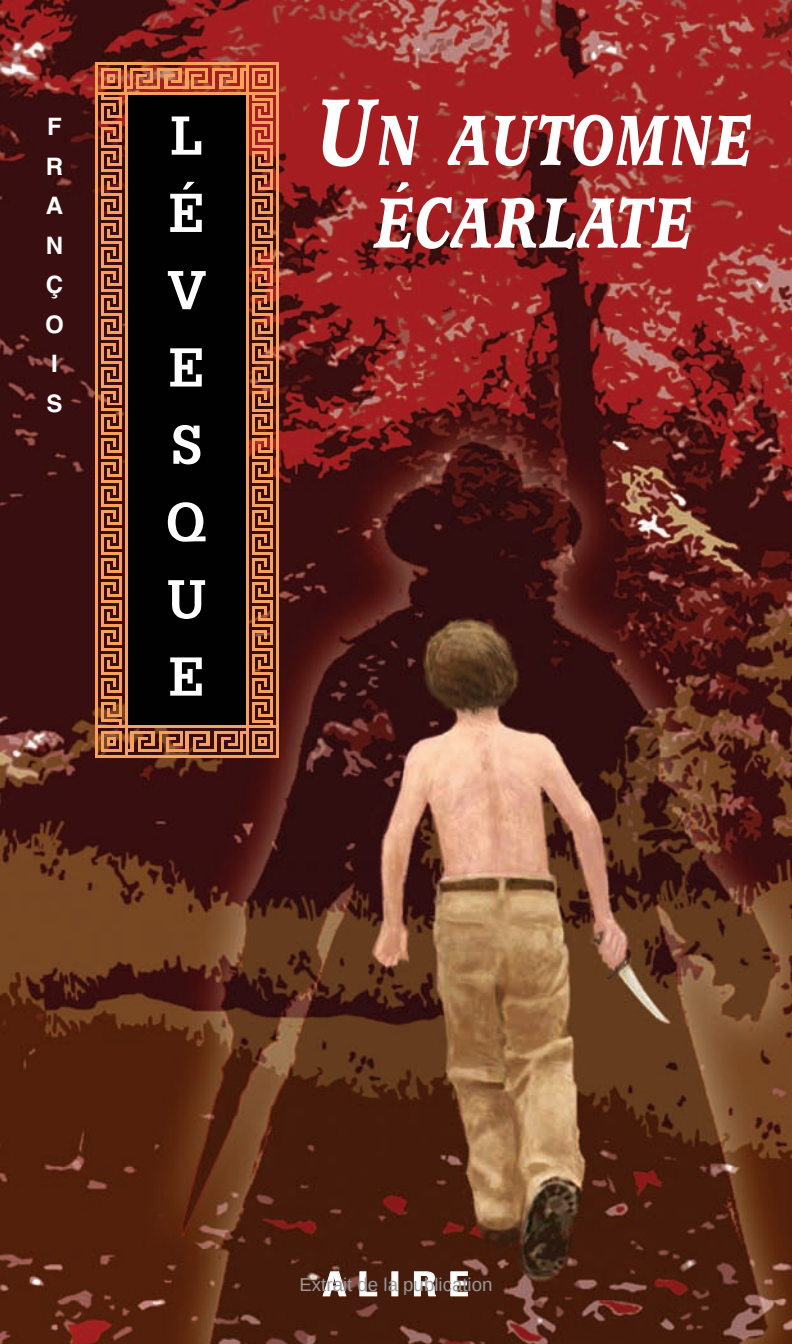

Extrait de la publication

À propos de « Un automne écarlate »…

« Captivant ! »
« Criant de réalisme. »
« Un premier roman très réussi. »
CKIA – Épilogue

« François Lévesque signe un premier roman pour adultes troublant, un triste rappel du cauchemar que vivent trop d'enfants. »
Voir

« Le mécanisme de la peur fonctionne en effet à tout coup dans ce thriller. […] Arriver à maintenir le point de vue de cet enfant désemparé tout au long des 368 pages est d'ailleurs l'une des forces du roman. »
Le Soleil

« … une finale, dérangeante à souhait, qui donne franchement froid dans le dos. […] Troublant et sombre, *Un automne écarlate* s'inscrit dans la lignée des romans noirs qui […] lèvent le voile sur des situations sociales perturbantes. »
Le Droit

« Le suspense est habilement mené, et les retournements de situation sont bien dosés. On se prend d'intérêt pour la vie de ce jeune "héros" dont les péripéties sont racontées avec simplicité et justesse. Une atmosphère intéressante se dégage de ce roman qui soutient l'intérêt du début à la fin. »
CFOU – Le Voyage insolite

Un automne écarlate

Les Carnets de Francis –1

Du même auteur

Matshi l'esprit du lac. Roman jeunesse.
Montréal : Médiaspaul, Jeunesse-pop 162, 2008.

« Les Carnets de Francis »
1. *Un automne écarlate*. Roman.
Lévis : Alire, Romans 122, 2009.
2. *Les Visages de la vengeance*. Roman.
Lévis : Alire, Romans 133, 2010.

UN AUTOMNE ÉCARLATE

FRANÇOIS LÉVESQUE

Illustration de couverture : Bernard Duchesne
Photographie : Yan Doublet – Le Soleil

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :
Messageries ADP
2315, rue de la Province
Longueuil (Québec) Canada
J4G 1G4
Téléphone : 450-640-1237
Télécopieur : 450-674-6237

France et autres pays :
Interforum editis
Immeuble Paryseine
3, Allée de la Seine, 94854 Ivry Cedex
Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91
Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33
Service commande France Métropolitaine
Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28
Service commandes Export-DOM-TOM
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86
Internet : www.interforum.fr
Courriel : cdes-export@interforum.fr

Suisse :
Interforum editis Suisse
Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60
Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68
Internet : www.interforumsuisse.ch
Courriel : office@interforumsuisse.ch
Distributeur : OLS S.A.
Zl. 3, Corminboeuf
Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Commandes :
Tél. : 41 (0) 26 467 53 33
Télécopieur : 41 (0) 26 467 55 66
Internet : www.olf.ch
Courriel : information@olf.ch

Belgique et Luxembourg :
Interforum editis Benelux S.A.
Boulevard de l'Europe 117, B-1301 Wavre – Belgique
Tél. : 32 (0) 10 42 03 20
Télécopieur : 32 (0) 10 41 20 24
Internet : www.interforum.be
Courriel : info@interforum.be

Pour toute information supplémentaire
Les Éditions Alire inc.
C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1
Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443
Courriel : info@alire.com
Internet : www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés

1er dépôt légal : 1er trimestre 2009
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

© 2009 Éditions Alire inc. & François Lévesque

10 9 8 7 6 5 4e mille

Extrait de la publication

À ma famille aimante qui,
pour mon plus grand bonheur,
n'a rien à voir avec celle
qui est dépeinte dans ces pages.

À mon amour, Benoît

Table des matières

Prologue 1

Première partie

La tête comme un chaton abandonné 3

1. *Les distractions* 5
2. *Les secrets* 27
3. *La maison de pierre* 39
4. *L'école* 49
5. *Les routines* 67
6. *Hostilités et réprimandes* 81
7. *Un répit* 107
8. *Une bonne et une moins bonne surprises* . . . 119
9. *Ajustements* 141

Deuxième partie

La tête comme un bras cassé 169

10. *Le voisin* 171
11. *Commotion(s)* 199
12. *Nouvelles routines* 215
13. *Nuits d'horreur* 237
14. *Dérives* 267
15. *Halloween* 285
16. *Stratégies* 305
17. *Il entend tout* 325

Épilogue 367

Note de l'auteur

Bien qu'il ne s'agisse nullement d'un préalable, le visionnement des films *Le Loup-Garou de Londres* et *Vampire, vous avez dit vampire ?* pourra s'avérer utile au lecteur. J'espère vivement que, s'il ne les a jamais vus, ce dernier aura envie d'y remédier après la lecture de ce roman hommage.

« En cette dernière nuit d'octobre, elle était à sa fenêtre et contemplait le monde frissonnant à l'orée de l'hiver. Un vent piquant agitait les tiges des fleurs mortes dans le jardin et dépouillait les branches des arbres de leurs dernières feuilles jaunies pour les envoyer voler dans le noir comme des bouts de papier racornis. Soudain, la petite fille tira les rideaux et cacha la nuit.»

La Petite Fille au bout du chemin
Laird Koenig

PROLOGUE

Francis courait. Le feuillage mouillé collait à son visage en produisant un son moite. Il traversait rapidement bosquets et arbustes sur le sentier naturel qui le conduirait du boisé jusqu'à l'orée de la forêt. Il connaissait le lieu, la clairière, la position des grands arbres entourant son lit, oui, son lit.

Comme chaque fois qu'il faisait ce rêve ayant d'abord été un cauchemar dans un film, Francis se pliait à la narration préétablie. Il s'approchait donc sans s'émouvoir, sachant très bien qu'un double de lui-même l'attendait sous les couvertures, comme dans *Le Loup-Garou de Londres*. Mais d'abord, il devait patienter jusqu'à l'entrée en scène de sa mère dans son uniforme d'infirmière.

Elle n'arrivait pas. Francis s'interrogea; ça ne devait pas se dérouler ainsi. D'habitude, sa mère arrivait à ce moment-là. Il connaissait par cœur la mécanique bien huilée de ce rêve.

Il attendit un moment qui lui parut très long, puis il consentit enfin à s'approcher de son lit champêtre.

Il se contempla brièvement, endormi sous les draps remontés.

— Je sais qu'tu vas essayer d'me faire peur, dit Francis à son double. On est dans l'rêve du *Loup-Garou de Londres*. T'es supposé ouvrir tes yeux de monstre et me…

Extrait de la publication

Son double s'obstinait à garder les yeux clos.

Le vent se leva. Il ne devait pas y avoir de vent ! Un bruit dans les fourrés le fit sursauter. Il n'était décidément plus dans le bon rêve, ou cauchemar, enfin… il ne savait plus ce qui devait se passer ; son esprit s'embrouillait… encore ce bruit, comme un ricanement étouffé.

Francis chercha du regard l'endroit précis d'où provenait le rire inquiétant, puis il le reporta sur son double endormi, souhaitant désespérément que ce dernier se réveille afin que le rêve reprenne son cours normal.

— Heille, champion !

Au cœur du ton enjoué, il devinait une note sinistre, mal intentionnée. La voix était faussement joviale, faussement complice. Francis ferma les yeux. Il entendait les feuilles sur le sol crisser sous des pas pesants. Puis le silence. Un long silence.

— Frannnn-cissss…

Il rouvrit les yeux, résigné. La voix reprit, sifflante :

— Francis… J'arrive !

Extrait de la publication

Première partie

La tête comme un chaton abandonné

Extrait de la publication

Chapitre 1

Les distractions

Francis contemplait le long tube de cendre qui s'allongeait au bout de la cigarette agonisante de sa mère. Les cernes sous les yeux de cette dernière s'étaient accentués. Il fut tenté d'écarter une mèche de cheveux qui sabrait en deux le visage de la jeune femme, mais se retint. Maman dormait peu et mal, Francis le savait. Il n'avait que huit ans, mais il le savait. Tout comme il savait que papa ne reviendrait pas tout de suite de son « voyage ». Papa qui ne lui avait même pas téléphoné depuis… depuis très, très longtemps. Existait-il encore des pays sans téléphones ?

Il prit délicatement le mégot de la main pendante et plaça le cendrier en verre soufflé sous sa main à lui. La cendre y tomba mollement et se défit en trois morceaux. Il posa le cendrier sur la table basse entre une pile de romans et de *Reader's Digest*. Le regard indifférent de Francis effleura la manchette du journal plié en deux tout à côté : « jeudi 25 septembre 1986. Les boubous-macoutes frappent : 20 % des prestataires coupés ». Pourquoi maman s'entêtait-elle à acheter le journal ? Elle ne le lisait même plus ! Celui-là traînait sur la table depuis presque trois jours. La force de l'habitude, peut-être…

Les boubous-macoutes… Ils le faisaient bien rire, ceux-là ! Francis savait qu'ils étaient supposés faire

peur aux gens, mais il voyait mal comment on pouvait se prétendre dangereux avec un surnom pareil. Ça ressemblait à un nom de mascotte !

Sur le divan, sa mère poussa un petit gémissement. Il retourna s'asseoir sans la lâcher des yeux.

Le salon était plongé dans une pénombre partielle que maintenaient d'épais et lourds rideaux prune. Étendue sur le divan trois places, sa mère dormait d'un sommeil agité. Francis quitta à regret son fauteuil berçant qui émit un dernier grincement métallique ; sa mère se retourna en marmonnant quelques mots indéchiffrables et le silence retomba sur la maison. Francis adorait se bercer, mais il était conscient que maman devait dormir et qu'il ne devait pas la déranger.

Il se rendit à la cuisine, réquisitionnant au passage le tabouret-escalier. Il le traîna jusqu'à l'une des armoires, puis essaya de le soulever pour faire le moins de bruit possible. Arrivé à destination, il le plaça soigneusement devant le comptoir au-dessus duquel l'armoire contenant les sucreries attendait patiemment ses mains gourmandes. Une fois le tabouret bien en place, Francis tira les deux marches dissimulées sous le siège et y grimpa. Il ouvrit précautionneusement la porte qui le séparait des délices chocolatés et autres… Hum ! Maman n'avait pas encore renouvelé les stocks. Ne restaient que des biscuits secs guère folichons et des arachides au miel. Francis soupira et redescendit de son perchoir, la mine déconfite.

Il replaça le tabouret dans le coin de la pièce, près du gros réfrigérateur beige, en veillant toujours à ne pas faire trop de bruit. Il était hors de question qu'il manifeste son mécontentement par une scène. Les crises, c'était pour les bébés. Et il n'était pas – il n'était plus ! – un bébé. Du reste, il n'en voulait pas à sa mère. Elle paraissait si préoccupée… Parfois, quand il lui parlait, il avait l'impression qu'elle n'était plus là même si elle le regardait. Ce n'était pas tant qu'elle

Extrait de la publication

avait l'air de ne pas trouver intéressant ou important ce qu'il lui disait en ces occasions… on aurait simplement dit qu'un fil se débranchait et que maman tombait en mode veille, les yeux ouverts – un peu comme le faisait C3PO, le robot doré de *La Guerre des étoiles*. Chez un humain, chez sa mère, c'était déroutant. Francis ne s'y habituait pas.

Assis devant la porte-fenêtre de la salle à manger, Francis regardait dehors, le nez collé contre la vitre froide. Les premières feuilles mortes jonchaient l'allée gravillonnée où se trouvait garée la voiture de sa mère, une petite bagnole rouge qui commençait à être gagnée par la corrosion. L'entrée de cour avait été conçue pour accueillir deux voitures. Bientôt, il y aurait six mois qu'il n'y en avait plus qu'une.

Francis étira le cou et tenta de jeter un coup d'œil vers le boisé, de l'autre côté de la rue, à sa droite. Le paysage marron et ocre tenait bon ; les arbres demeuraient habillés. Ils n'en avaient plus pour très longtemps, Francis le savait. Les journées fraîches auraient bientôt raison de la résistance de… Quel était le mot, déjà ? Les pétioles, voilà ! Nancy lui avait montré les différentes parties de la feuille, dans l'encyclopédie. Sa gardienne avait ajouté qu'il pourrait ainsi « péter de la broue » dans sa classe lorsque la maîtresse parlerait d'écologie.

Francis adorait Nancy.

Imperceptiblement, son regard s'éloigna du boisé et revint errer sur leur terrain à eux, vaste, comme tous ceux du quartier. Un étroit chemin gravillonné courait à la lisière des pelouses d'en face et de celles situées de son côté, à gauche. Ils appelaient cette division « la ruelle », mais Francis trouvait la dénomination inadéquate : dans les films, les ruelles étaient plus larges, sombres, fermées de part et d'autre par des immeubles

et, surtout, elles étaient asphaltées. On était loin du compte ! Enfin, ce n'était pas lui qui décidait de ces choses-là. Il ne décidait pas de grand-chose, en fait.

Il se retourna, question de voir si maman dormait d'un sommeil plus calme. C'était le cas, du moins ce semblait l'être. Depuis quelques semaines, il ne jurait plus de rien.

Rassuré, Francis ramena son visage vers la vitre froide. Il l'approcha, tout près. Son souffle créa un écran de buée bien rond. Il recula la tête et regarda le dessin de sa bouche lentement disparaître.

Il refréna un soupir. Il en avait assez de rester à l'intérieur en essayant de ne pas respirer trop fort. Sur la pointe des pieds, il alla chercher son imperméable et ses bottes de pluie. De retour devant la grande porte-fenêtre de la salle à manger, il les enfila en silence. Il ne pleuvait pas, mais c'était de saison. Avant d'ouvrir, il leva les yeux au ciel. Le temps semblait vouloir se couvrir davantage. De gros nuages se formaient à l'horizon. Des nuages presque noirs.

◆

Le gazon, raide et spongieux par endroits, faisait peine à voir. Il était beaucoup trop long et passerait vraisemblablement l'hiver ainsi. Au printemps, ils auraient toutes les misères du monde à le redomestiquer.

Au printemps… On était loin d'y être ! Fin septembre et déjà on sentait poindre l'hiver ! Certes, il y aurait encore des journées moins fraîches, mais quand même ! Fin septembre… fin novembre, oui ! La neige venue, Francis pourrait toujours se creuser un fort, des tunnels, mais en attendant, cet automne humide et gris, qui commençait à peine mais semblait déjà ne jamais vouloir finir, ne lui inspirait aucun jeu.

Il sentait le gazon gelé se casser sous ses pas. C'était presque amusant. Il regarda à la ronde. Il semblait être seul au monde. Il faisait trop froid et trop humide pour qu'il soit agréable de jouer dehors, mais qu'y pouvait-il ? Il ne tenait plus en place, dans la maison.

Francis tourna sur lui-même un instant, les yeux clos. Quand il s'arrêta et les rouvrit, il contemplait la haie de cèdres séparant le terrain voisin du leur. Le terrain de la maison de pierre.

Il eut un regard furtif du côté de la porte-fenêtre puis, tel un agent secret, courut se dissimuler contre la haie. La voie était libre. Il s'accroupit en petit bonhomme et longea la ligne d'arbustes. Il arriva au passage, vers le fond du terrain, où une circulation répétée avait créé une trouée à la base de la muraille naturelle. Francis fit celui qui la découvre pour la première fois et, le cœur battant, s'y engouffra.

Le tunnel végétal ne faisait qu'un peu plus d'un mètre de long, mais quand il s'y aventurait, Francis pouvait sans peine croire qu'il traversait une profonde et sinueuse galerie. Mais pas aujourd'hui. Aujourd'hui, il n'avait pas la tête à la sophistication.

Quand il parvint de l'autre côté, même son identité d'agent secret l'avait déserté. Tout était… normal. Platement normal. Devant lui, le petit pavillon. Le pavillon de la maison de pierre. La construction circulaire avait été bâtie au centre d'une ceinture de peupliers, au fond de la cour. D'une circonférence de sept ou huit mètres, la gloriette délabrée avait dû être très belle jadis. Francis l'avait toujours connue dans son état actuel, à savoir décrépite et flanquée de fougères sauvages et de chiendent.

Avec Éric et Geneviève, il y avait souvent joué. Maintenant, ils ne pouvaient plus. Le père de Geneviève avait pris sur lui de parler à leurs parents, à Éric et lui, ce qui s'était soldé par une interdiction totale de venir ici. La construction menaçait de s'effondrer faute

d'entretien. Toute la structure de bois était pourrie, les fioritures sculptées sur les colonnes, couvertes de mousse, et la dentelle de bois tout autour du toit circulaire ne semblait plus tenir que par quelque caprice de la gravité. Geneviève s'était excusée, mais ils savaient que ce n'était pas de sa faute.

Francis avait depuis peu recommencé à y venir. Même délabré, il aimait le pavillon, les arbres qui l'entouraient, la singularité du lieu en général… Aucune autre maison du coin n'était flanquée de semblable construction. Ici, c'était facile de laisser libre cours à son imagination.

Décidé mais prudent, Francis posa le pied sur la marche d'accès. Il sentit le bois humide se ramollir sous son talon. Il attendit, circonspect. La marche tenait le coup. Il posa l'autre pied sur le plancher du pavillon couvert et se déplaça sans encombre jusqu'au centre de la construction. Il baissa les yeux. Il avait toujours trouvé très belle la disposition en diamant des lattes du plancher. Maintenant grises et usées, elles conservaient toutefois la grâce de leur conception.

— As-tu vu Joe ?

Francis se retourna en essayant de cacher sa surprise. Éric aimait bien le faire sursauter, même s'il s'en défendait toujours.

— Non, je l'ai pas vu. Il doit chasser dans l'bois, à côté. Tu penses pas ?

— Probablement…

Éric ne semblait pas convaincu. Il reprit au bout d'un moment :

— Veux-tu m'aider à l'chercher ?

Francis fronça les sourcils. Son ami n'était habituellement pas du genre à s'inquiéter outre mesure des escapades de son chat. Oh, il s'en occupait très bien. Il en prenait même un soin jaloux. Francis lui enviait un peu Joe, d'ailleurs.

Machinalement, il tourna la tête vers le coin opposé du terrain. Là, à quelques mètres du pavillon, une remise achevait, elle aussi, de tomber en ruine. Les doigts filandreux du lierre qui la couvrait semblaient la tirer vers le sol… Le lierre qui entraîne les gens dans la terre, pensa soudain Francis en mettant cette idée de côté pour un usage ultérieur.

Une fois, Éric s'était glissé dans la remise. Geneviève et Francis n'avaient pas voulu l'y suivre – Éric était, et de loin, le plus aventureux des trois amis. Imprudent, disait la mère de Francis.

En l'occurrence, l'audace avait été payante puisque leur ami était ressorti de la cabane inclinée avec un chaton dans les bras.

— Y en a deux autres à l'intérieur, s'était-il exclamé. C'est juste parfait !

Parfait ? Pas exactement. Si Éric avait pu garder son chaton, ses deux camarades avaient dû, eux, renoncer aux leurs. La mère de Geneviève était allergique aux animaux, et ses parents à lui avaient refusé net, prétextant qu'il ne s'en occuperait pas.

Il s'agissait là d'une des rares fois où Francis avait pleuré devant eux. Son père lui avait intimé l'ordre d'arrêter. Francis avait séché ses larmes et ramené son chaton dans la remise le jour même. Le lendemain, après l'école, Geneviève et lui étaient retournés les voir après qu'Éric les eut plantés là pour aller s'amuser avec le sien.

La remise était vide. Interrogeant son amie du regard, Francis l'avait vue rougir. De grosses larmes étaient aussitôt montées aux yeux de Geneviève. Son papa avait dit qu'il s'occuperait des chats errants. Il les avait probablement tués.

— Il les a noyés, murmura Francis.

— Qu'est-ce que tu dis ?

Éric le considérait d'un œil interrogatif.

— Les chatons, expliqua Francis. Le père de Geneviève les a noyés dans la rivière. Tu t'souviens pas ?

Éric acquiesça, la mine triste.

— Oui, j'm'en rappelle. C'était la fin d'l'année, on était en première…

Il marqua une pause, songeur.

— … pis là on est en troisième, dit Francis.

— J'trouve que ça va vite, des fois, murmura Éric.

Il se tut à nouveau, le regard fermé, avant de reprendre :

— C'est méchant, de noyer des p'tits chats. Moi, je l'ai jamais aimé, le père à Geneviève.

— Toi au moins, t'as Joe, dit Francis. Viens, on va le retrouver.

Dans son for intérieur, Francis savait que Joe le cavaleur ne se pointerait pas sur le seuil de la porte de son ami avant de l'avoir décidé. Ou quand il aurait suffisamment faim. Les chats, s'était vite rendu compte Francis, étaient l'indépendance incarnée. Ce qui lui plaisait assez et il ne désespérait pas de convaincre sa mère d'en adopter un. Peut-être l'an prochain ? Cela dépendrait sans doute si son père prolongeait ou écourtait son voyage…

Oui, peut-être Francis l'aurait-il enfin, son chaton. Joe, lui, était déjà adulte. Les chats grandissaient plus vite que les humains, lui avait expliqué sa mère. Sur ces choses-là, maman était plus compétente que Nancy. Normal : maman était infirmière.

Où en était-il ? Ah, oui, les chatons. Et Joe. Ils devaient le retrouver. À force d'être toujours en ébullition, son cerveau s'emmêlait, parfois.

— Francis ? Viens-tu ?

— Oui. J'étais dans la lune.

Éric pouffa.

— Y a-tu des fois que tu l'es pas ?

— Ah, ah, très drôle.

Extrait de la publication

Prudemment, Francis redescendit les marches du pavillon et se dirigea vers le passage plus très secret.

— On est pus censés jouer ici, dit Éric.

— J'sais.

Éric se retourna, piaffant déjà d'impatience.

— Francis ! Qu'est-ce' t'attends ?

Après une hésitation, l'interpellé traversa la rue et fit quelques pas dans le champ bordant le boisé. C'était la première fois qu'il s'y aventurait sans prévenir au préalable. Il était tout à fait conscient de désobéir à l'une des consignes de maman mais, comme il était peu probable qu'elle se réveille tout de suite…

Il rejoignit son ami en essayant de prendre un air détaché.

Pour ce que sa mère avait à s'inquiéter ! Francis connaissait par cœur chaque centimètre de ce territoire qui servait surtout de terrain de jeu aux enfants du quartier. Éric, Geneviève et lui y avaient joué à la guerre et à la cachette un nombre incalculable de fois.

Sans plus tergiverser, Francis s'enfonça à la suite de son ami dans la végétation engourdie.

Ils marchèrent un moment, lentement, en essayant d'être le plus discrets possible afin de ne pas effrayer Joe, pour peu que le chat fût effectivement dans le coin. Ils s'arrêtaient à l'occasion pour examiner un lieu, une planque potentielle. Pas trace de Joe. Mais le bois était grand. Et peut-être que Joe avait poussé du côté de la forêt mais, dans ce cas, Éric irait tout seul : pas question pour Francis de s'éloigner autant, et surtout pas dans la forêt.

D'autres feuilles tombaient sur son passage. Même s'il reconnaissait chaque lieu, rien ne semblait plus pareil en cette saison. Le temps et les couleurs avaient transformé l'environnement d'une manière plus profonde. Ce n'était ni bien ni mal, juste différent.

Éric et lui poursuivaient leur itinéraire aléatoire en suivant une ligne imaginaire vaguement droite. Ils se retrouvèrent ainsi au bord de la rivière. Ça, Francis le savait, c'était plus grave encore que de juste se balader dans les bois sans prévenir. Mais bon, maman ne le saurait pas, alors encore une fois, pourquoi s'en faire ?

Il s'approcha prudemment de la berge. Il savait que les hautes herbes couchées s'avançaient un peu au-dessus de l'eau, créant l'illusion que le terrain en pente douce se poursuivait. En fait, la berge était abrupte et s'élevait à environ un mètre du niveau de l'eau glacée.

Francis regardait, fasciné, les stries que dessinaient à la surface les courants de fond de la Matshi, la rivière qui traversait la ville de part en part. Matshi signifiait « mauvais » ou « méchant ». Nancy le lui avait dit. C'était de l'algonquin. Quand elle lui apprenait des trucs comme ça, il se demandait invariablement s'il y avait des choses que Nancy ignorait.

Plus en aval, il y avait de gros rapides. Ils étaient impressionnants. Son père l'y avait emmené pêcher, une fois. Enfin… Disons qu'il avait regardé son père pêcher. Il devait observer et apprendre. Avec papa, c'était toujours comme ça : on voit comment ça fonctionne et on se lance après.

Papa était un bon pêcheur, et donc un bon professeur. À preuve, il avait attrapé deux gros brochets, cette fois-là. Francis avait été impressionné : ils étaient laids, ces poissons, avec leur gueule cruelle pourvue d'une myriade de minuscules dents tranchantes. Mieux valait ne pas y mettre la main. Mieux valait regarder comment papa s'y prenait. Et papa, il savait y faire : de retour à la maison, il avait étendu quelques feuilles de papier journal sur le patio et avait procédé à la préparation des « filets », qui en l'occurrence n'avaient rien à voir avec des filets de hockey. Francis n'avait pas été certain de vouloir voir tout ce segment-là du programme, mais papa lui avait décoché le regard que Francis n'aimait

Extrait de la publication

pas. Il avait donc joué l'intéressé avant d'être finalement fasciné par la besogne pas vraiment sanglante. Les poissons ne saignaient pas, Dieu merci. Ou ils saignaient très peu. Papa travaillait vite et commentait ses actions afin que son fils en comprenne la raison et le sens. Francis appréciait ces moments-là, trop rares.

Avec l'aide d'un couteau de pêche hyper tranchant à lame retroussée – « ça s'appelle un Rapala, mon gars, un Ra-pa-la » – qu'il gardait sous clé dans son immense coffre à pêche, papa avait séparé la peau écailleuse de la chair beigeâtre… puis coupé la tête, tranché les flancs en deux beaux grands filets, et hop ! on balance les restes dans le champ pour les corbeaux.

Papa ne l'avait jamais ramené à la pêche. Francis s'était bien conduit, pourtant. Il avait été obéissant… très obéissant… Papa avait probablement oublié. Papa oubliait, parfois.

Francis détourna le regard de l'eau en essuyant machinalement une larme naissante. Il avait froid. Il ne s'était pas suffisamment habillé. Et où était passé ce satané chat ? Quel samedi de… caca !

— Penses-tu qu'y va revenir ? demanda soudain Éric derrière lui.

— Ben oui. Quand il va être tanné d'manger des souris.

Ils rirent un peu. Éric parut rassuré.

Sur leur gauche, « leur » gros arbre tenait bon. L'an dernier, c'est-à-dire l'été qui avait suivi l'adoption de Joe, Éric et lui avaient décrété que le grand cormier noueux était à eux. C'est Francis, le premier, qui l'avait montré à son meilleur ami. Papa lui avait indiqué l'endroit ; il y venait souvent, à leur âge. C'était sa cachette secrète. Il avait habité le coin, enfant, mais c'était alors la campagne : il n'y avait pas un vrai quartier comme maintenant. Ça aussi, il l'avait expliqué à Francis. Maintenant que ce dernier y repensait, il se souvenait que papa avait ajouté quelque chose au sujet

du temps qui passait trop vite, un peu comme Éric, tout à l'heure…

L'arbre avait ceci de particulier qu'il donnait l'impression, quand l'eau était haute, de pousser en partie dans la rivière. Francis avait tout de suite été séduit par l'aspect tortueux des branches, où Éric et lui grimpaient volontiers. Leurs mères auraient sans doute tiqué, mais encore aurait-il fallu pour cela qu'elles sachent ! Cet été encore, Francis avait répété, avec toute la candeur de ses huit ans, qu'ils ne s'approchaient pas de la rivière. Comme c'était pour rassurer sa mère, ça ne comptait pas pour un mensonge. Du reste, Éric et lui ne venaient ici que lorsque Geneviève n'était pas avec eux. Ce qui arrivait à l'occasion, comme aujourd'hui. Geneviève était trop petite. Pas eux. Et puis c'était une fille. Les filles, c'était pas pareil.

Pauvre Geneviève ! Elle aurait aimé être toujours avec eux, elle l'avait dit à Francis. Mais son père n'aimait pas qu'elle s'amuse avec les garçons. Geneviève ne comprenait pas pourquoi – Éric et Francis non plus, d'ailleurs – mais elle lui avait dit avoir entendu sa mère se plaindre à une amie que son mari « voyait le mal partout ». Francis avait été blessé en apprenant cela. Il n'était pas « mauvais ». Il ne lui était jamais venu à l'idée de faire mal à sa copine.

Les adultes étaient bizarres, parfois. C'est sur ce constat que Francis agrippa une première branche et grimpa jusqu'à l'observatoire naturel que formaient deux grosses branches entrelacées. Confortablement assis sur ces dernières, il pouvait contempler tout son soûl la rivière et, au-delà, les maisons, l'église, l'école des quatrième, cinquième et sixième années et, tout à côté, son école à lui, dont il pouvait apercevoir la moitié de la façade. L'école des grands, celle des élèves du secondaire, se trouvait beaucoup plus loin ; on ne la voyait pas d'ici. Dans quel cours Nancy se trouvait-elle en ce moment ?

Songeur, Francis reporta son attention sur le cours d'eau, dont on disait qu'il était « traître ».

Encore un truc d'adultes que Francis ne pigeait pas : il connaissait le sens du mot « traître ». Il l'avait appris en catéchèse. Judas était un traître parce qu'il avait trahi Jésus ; il l'avait dénoncé, avait fait des choses dans son dos. Aucun rapport avec la Matshi qui, au contraire, serpentait indifféremment tout le long de son cours, obéissant à son tracé, fidèle au poste. Fiable. Maintenant plus que jamais, Francis appréciait cela, la fiabilité.

— Pourquoi tu grimpes pas, Éric ?

— J'veux retrouver Joe.

— Ah oui, Joe. J'avais oublié.

Éric lui renvoya un regard réprobateur. Francis redescendit de son perchoir, la mine contrite. Quel distrait il était !

— Désolé. Mais c'est parce qu'on peut chercher longtemps, comme ça. Joe peut être n'importe où. Peut-être qu'il est même pas dans l'bois…

Comme pour le faire mentir, Joe émergea alors d'un bosquet et détala à l'autre extrémité de l'éclaircie où Éric et lui se tenaient. À trois mètres à peine d'eux, le matou les contemplait d'un œil méfiant.

Éric s'accroupit, tout sourire.

— Joe ! Heille, mon beau Joe ! Viens, viens mon b…

Le chat déguerpit dans les buissons où il disparut.

Éric se releva, désappointé. Il essaya de jouer la carte de l'indifférence, mais Francis sentait bien que son ami avait du chagrin de s'être fait envoyer sur les roses devant public.

Pour un peu, Francis se serait réjoui de cette humiliante déconvenue. Juste une fraction de seconde. Parce qu'Éric l'avait tellement ramenée, dans le passé, avec son Joe par-ci, Joe par-là…

Francis se gronda : Éric était son meilleur ami, et lui, le sien. Ce n'était quand même pas la faute d'Éric

si les parents de Francis lui avaient interdit d'avoir un chat !

— Fais-toi-z'en pas, Éric. Il va rentrer d'lui-même, tu vas voir.

— J'sais pas, dit Éric après un long silence.

◆

Maman se réveilla de mauvaise humeur.

— T'aurais pas dû m'laisser dormir tout l'après-midi, Francis.

Elle gagna la cuisine et se versa un verre de Pepsi diète comme si sa vie en dépendait. Après une première gorgée, elle posa un regard indulgent sur son fils, radoucie.

— C'est juste que j'serai pus capable de m'endormir cette nuit, mon beau. Tu l'sais qu'j'ai d'la misère à dormir, ces temps-ci.

— C'est pour ça que j'voulais pas t'réveiller, maman.

Elle le prit par le bras et l'attira contre elle. Souriant avec lassitude, elle l'embrassa sur le front.

— Je sais.

Francis enfonça sa tête dans le giron chaud. Sa mère le serra fort, mais l'étreinte ne tint pas assez longtemps au goût de Francis. Elle alluma une cigarette, comme pour retarder encore le moment de décider de la suite du programme. Il était l'heure de préparer le souper.

Francis retourna au salon et le fauteuil berçant fit de nouveau entendre sa grinçante mélopée. Il voyait, dans la cuisine sombre, sa mère adossée au comptoir tirer nerveusement sur sa cigarette. Elle l'écrasa enfin en soupirant et se dirigea vers le garde-manger. Elle disparut de sa vue un instant, puis la pièce s'éclaira. Il l'entendit farfouiller : des boîtes de conserve qui s'entrechoquaient, des soupirs étouffés, un froissement d'emballage de plastique… Encore des pâtes ?

Extrait de la publication

Maman semblait avoir de plus en plus de mal à cuisiner. Non, pas à cuisiner ; ce qu'elle préparait était toujours bon, souvent très bon, mais depuis… depuis le début du voyage de papa, elle passait parfois jusqu'à deux heures dans la cuisine à ouvrir puis fermer les armoires. Elle paraissait alors incapable de décider d'un menu, d'une marche à suivre. Un mois plus tôt, Francis l'avait surprise à pleurer silencieusement en fixant une boîte de céréales. Il n'avait pas aimé ça. Il n'aimait pas ne pas comprendre les humeurs de plus en plus changeantes de sa mère. Comme ce qui venait d'arriver : pourquoi s'était-elle fâchée contre lui en se réveillant ? Elle avait besoin de dormir, c'était une évidence ! Alors pourquoi avait-elle été contrariée qu'il la laisse se reposer en paix quand c'était là tout ce dont elle avait besoin ?

Francis avait souvent rêvé de se réveiller un beau matin dans un corps d'adulte. Les adultes faisaient ce qu'ils voulaient, ils donnaient des ordres aux enfants, ils étaient plus forts qu'eux, savaient plus de choses qu'eux… Mais maintenant, voyant sa mère changer de jour en jour, Francis n'était plus si certain que « tous » les adultes étaient forts et qu'ils savaient plus de choses… Peut-être sa mère s'obstinait-elle à dire à Francis que son père était en voyage parce qu'elle ne savait pas où il se trouvait ou pourquoi il était parti ? Peut-être espérait-elle toujours, elle, qu'il revienne avec sa grosse valise marron ? La valise… Francis s'y était déjà dissimulé, pendant une partie de cache-cache à l'occasion de son septième anniversaire. Ses amis ne l'avaient pas trouvé. Francis se demanda où il serait, à présent, s'il y était demeuré caché.

En reniflant, il tenta de redonner de l'élan à son fauteuil, qui s'était presque immobilisé.

◆

Maman opta finalement pour des macaronis à la viande avec le « fromage-qui-pue ». Francis aimait bien le goût prononcé de la poudre jaunâtre, même s'il n'arrivait pas vraiment à concevoir qu'il s'agisse effectivement de fromage.

— Comment ils font ?

— Comment ils font quoi, mon beau ?

— Comment ils font pour faire du fromage en poudre ?

Sa mère demeura silencieuse un moment. Francis en conclut qu'elle ne s'était jamais posé la question.

— C'est pas grave, maman. J'demanderai à Nancy.

— Tu vas demander à ta belle Nancy, hein ? Tu penses que ta maman est pas assez futée pour savoir ça, mon mozuss.

— Ben non, c'est juste qu'on regarde l'encyclopédie ensemble, des fois.

Le sourire de sa mère s'élargit davantage.

— C'est bien, ça. Je l'savais que j'avais pas à m'en faire avec cette fille-là. L'encyclopédie, hein ? J'pense pas que tu vas y trouver ta réponse. Le parmesan dans la *can*, c'est pas vraiment du parmesan. En fait, c'est pas vraiment du fromage…

— Je l'savais !

— Évidemment ! Envoye, mange, mon beau Einstein.

Après le repas, et comme il le faisait depuis un an, Francis aida sa mère à mettre la vaisselle sale au lave-vaisselle. Il ne raffolait pas de la tâche elle-même, mais il appréciait en revanche la proximité.

Depuis quelque temps, c'était l'un des rares moments de complicité qu'ils partageaient. Il y avait bien les repas, mais Francis devait toujours amorcer la conversation, comme tout à l'heure, sinon maman oubliait de parler et restait dans sa tête à brasser des idées qu'il espérait pas trop noires.

— On s'débrouille quand même bien, hein, mon beau ? dit soudain sa mère en lui tendant une assiette.

Extrait de la publication

— Oui, maman. On s'débrouille bien.

Elle hésita une seconde, puis reprit en essayant d'adopter un ton détaché :

— Tu vas bien, toi aussi ? Tu me l'dirais si ça allait pas, hein, Francis ?

— Oui, maman, j'te l'dirais.

Elle se versa un autre verre de Pepsi diète. Le cendrier était à présent plein de mégots.

— Y reste du gâteau au chocolat. En veux-tu un morceau, Francis ?

— Oui, s'il te plaît.

— On demande pas à un cheval s'il veut de l'avoine…

— Je suis pas un cheval !

— Ben oui, t'es mon gentil destrier et moi, la belle princesse qui va… te… chatouiller !

Francis rit aux éclats.

— Arrête ! Je suis pas un cheval destrier… mais t'es quand même une princesse, consentit-il.

— Francis ? Francis ! En veux-tu un morceau d'gâteau ou pas ?

Il cligna des paupières, hébété. Maman le regardait sévèrement, l'assiette à gâteau dans une main, le couteau dans l'autre.

— Oui… Oui, s'il te plaît.

Elle transféra la dernière pointe dans une plus petite assiette qu'elle lui tendit. Ses pieds n'avaient pas bougé de toute l'opération, remarqua-t-il. Elle semblait avoir pris racine devant l'évier où elle rinçait en ce moment la grande assiette.

— J'aime pas ça, Francis, quand tu m'réponds pas. C'est pas poli, tu comprends ? Faut qu't'arrêtes d'être dans la lune comme ça. Faut…

Elle se tut et se mordit les lèvres, comme pour se contraindre au silence.

— Tu dois vouloir écouter un de tes films, j'imagine ?
Francis acquiesça silencieusement, puis se reprit.
— Oui, maman, dit-il.

Il était planté devant la télévision du sous-sol. Sa tête dépassait à peine d'une lourde couverture de laine grise à rayures brunes. Là-haut, sa mère parlait au téléphone avec sa sœur.

Ah ! sa tante… Francis n'en avait qu'une, et c'était bien assez. Entre cette dernière et maman, disons que ce n'était pas l'amour fou. C'était d'ailleurs pire depuis le voyage de papa. Non, chez Francis, ils n'avaient jamais été très « famille ». À preuve, il n'avait jamais rencontré ses deux oncles du côté de son père. Ils vivaient à Montréal et papa ne voulait pas les voir parce qu'ils habitaient ensemble – bon, l'un de ces deux oncles-là n'était pas *vraiment* son oncle, mais il fallait bien qu'il l'appelle aussi mononcle, non ? Maman disait que c'était la distance, mais Francis avait une fois entendu papa crier au téléphone : « T'es mort pour moé, ostie d'tapette ! »

Il gardait un souvenir très vivace de cet épisode. Quand papa s'était endormi devant la télé, Francis avait demandé à maman le sens du mot « tapette ». Elle avait dit ne pas savoir, mais que ce n'était pas un gentil mot. Là-dessus, il avait bien voulu la croire ; quant à son ignorance du sens exact du mot, il avait su qu'elle mentait. Il avait eu un choc en réalisant que sa mère pouvait agir de la sorte avec lui. Quand elle ne disait pas la vérité, elle évitait le regard de papa. Francis ne s'en mêlait pas parce que ça avait souvent à voir avec l'état de papa. Généralement, maman agissait ainsi pour éviter de mettre papa en colère ou alors de le fâcher davantage. Sauf qu'en cette occasion précise,

ç'avait été le regard de Francis qu'elle avait évité ; c'est comme ça qu'il avait su.

Mais ce qu'il savait surtout, c'était qu'elle n'avait aucune raison de lui mentir.

Des mots pas gentils, son père en abreuvait tout le monde. Quand il buvait trop, il prenait souvent le combiné et appelait son frère pour l'engueuler. Quelquefois, il pleurait sans rien dire, puis il raccrochait. Lors de ces excès de colère ou de mélancolie, maman envoyait Francis jouer dehors mais, parfois, ils survenaient pendant que maman n'était pas là. Papa semblait alors oublier l'existence de son fils. Francis n'aimait pas ça, mais il préférait cela aux coups.

Comme en transe, il marmonna des excuses à son père, secouant la tête et serrant les mâchoires. Papa n'était plus là.

Papa n'est plus là…

À quoi pensait-il ? Il n'était plus concentré sur le film… Ah oui ! Sa mère et sa tante. Quel numéro, celle-là. Heureusement qu'il ne la voyait pas trop souvent, preuve que même dans une petite ville comme Saint-Clo, il était possible d'éviter les indésirables.

Sa tante ne souriait jamais. Et elle fixait toujours *son* neveu de ses petits yeux gris, comme si elle essayait de lire dans ses pensées. Elle semblait nourrir l'idée qu'il était constamment sur le point de faire un mauvais coup et qu'il devait, par conséquent, être surveillé en permanence. Elle avait par ailleurs la manie de dire à sa sœur comment élever son fils. Après tout, elle était l'aînée. Le fait qu'elle n'avait pas eu d'enfants ne semblait nullement la gêner lors de ces séances d'éducation 101. Et elle avait de drôles d'idées. Elle croyait par exemple que le fait de le laisser écouter, seul, des films d'horreur, le rendrait « antisociable » à l'âge adulte. Ridicule : il savait très bien faire la différence entre un film et la réalité, savait pertinemment que les loups-garous n'existaient pas vraiment ! Par contre, il savait

aussi que des tueurs masqués couraient potentiellement les bois. Cela, c'était possible. Tristement possible. Et c'est pourquoi il suivait religieusement d'un *vendredi 13* à l'autre les péripéties gore de Jason Voorhees. Le maniaque à la machette en était, c'est du moins ce que promettait le titre, à son dernier chapitre, mais Francis avait déjà vu la suite…

Dernier chapitre ou pas, c'était de loin celui-là son favori. Dans *vendredi 13 – Chapitre final*, Tommy, le garçon qui fabriquait des masques effrayants, faisait envie à Francis qui, pour sa part, aurait bien aimé avoir ne serait-ce qu'une once de son courage et de sa débrouillardise. À vrai dire, Francis n'aimait pas trop ce qu'ils avaient fait du personnage, dans l'autre film, cette suite assez pauvre qui ne se déroulait même pas à Crystal Lake ! Il hocha silencieusement la tête, encore pantois devant une telle hérésie.

L'an dernier, il aurait pu discuter de ces importants enjeux avec Éric, mais ce n'était plus possible. Lors du précédent Halloween, Éric avait obtenu la permission de passer la nuit chez Francis. Au programme, une soirée d'horreur à laquelle avait été aussi conviée Geneviève, mais à sa grande déception, la fillette avait dû renoncer : son père était contre les films d'épouvante. « Violence gratuite », répétait-il sans cesse.

Avec papa, Francis avait été louer *Amityville II* et il avait été convenu qu'Éric et lui regarderaient le film en mangeant une portion raisonnable de leur récolte de bonbons. La soirée, malheureusement, avait tourné au vinaigre. Prétextant un mal de ventre en plein milieu du film, Éric s'était éclipsé dans la salle de bain et, en ressortant, il avait demandé à retourner chez lui. Francis avait été outré, car il avait fort bien compris qu'Éric ne souffrait d'aucun « mal de ventre ». À mesure que progressait l'histoire, il avait vu l'expression de son ami changer : Éric le fanfaron était terrorisé, la voilà, la vérité ! La voisine était venue récupérer son garçon

Extrait de la publication

et, bien qu'elle n'eût adressé aucun reproche à ses parents, les invitations à passer la nuit avaient été par la suite systématiquement déclinées par Éric lui-même, qui se trouvait toujours une bonne raison.

Francis revint brusquement au présent : il n'entendait plus la voix de sa mère. Il regarda autour de lui et explora les plis de la couverture pour retrouver la grosse télécommande. De ses amis, il était le seul à posséder un magnétoscope avec une télécommande *sans fil*. Il appuya sur le bouton « pause », figeant sur l'écran la fuite et le hurlement muet d'une jeune femme nubile.

Quelque chose n'allait pas, là-haut. Il n'entendait plus sa mère. Habituellement, sa sœur et elle se parlaient normalement ou fort, vers la fin de la conversation, et Francis savait, rien qu'à l'intensité du bruit, si elles se disputaient ou si elles étaient dans un de leurs rares bons jours. Mais peu importait à qui elle parlait, après un long coup de fil, sa mère demandait invariablement à Francis, du haut des marches, si tout allait bien. Elle ne l'avait pas encore fait, il savait donc qu'elle était toujours au téléphone.

Il se leva et se rendit jusqu'au pied de l'escalier. À travers ses bas blancs et malgré l'épaisse moquette, il sentait la dureté du sol de ciment, dessous.

Francis ne conservait qu'un vague souvenir du sous-sol avant les travaux de finition. Il se rappelait que les divisions de pièces étaient apparues en premier, puis tous les murs avaient été fermés avec de grands panneaux de préfini brun sombre. Les marches étant bordées par ces mêmes cloisons, il pouvait écouter à loisir ce qui se passait au rez-de-chaussée sans être vu.

Il tendit l'oreille, intrigué. Sa mère parlait tout bas.

— J'ai pas vraiment la place, là comme ça… Ben non, tu l'sais que j'les trouve pas laides, tes peintures. Ben là, franchement ! J'ai un de tes clowns, dans' salle à manger ! Tu l'sais. Non. Ben non, c'est correct. Oui… Ehum… oui… J'te dis qu'il va bien. Moi aussi.

Extrait de la publication

Non, non, c'est pas nécessaire. Reste en dehors de ça ! Non, il mange son gâteau devant un de ses films de monstres. Non, j'pense pas qu'il va devenir diabétique parce qu'il a l'bec sucré… Parce que j'suis infirmière ! Y a pas de diabète dans' famille, tu l'sais… Non, dans' sienne non plus, finit-elle par dire après un silence.

Francis retourna au divan carrelé et à son film.

Play.

Le hurlement et la fuite désespérée reprirent.

Elle court pour rien, se dit Francis.

Extrait de la publication

Index des films cités

Le Loup-Garou de Londres (*An American Werewolf in London*), de John Landis, Universal Pictures, 1981.

Halloween (*John Carpenter's Halloween*), de John Carpenter, Compass International Pictures, 1978.

Vendredi 13 (*Friday the 13th*), de Sean S. Cunningham, Paramount Pictures, 1980.

Vendredi 13, chapitre 2 (*Friday the 13th, Part II*), de Steve Miner, Paramount Pictures, 1981.

Vendredi 13, chapitre 3 (*Friday the 13th, 3D*), de Steve Miner, Paramount Pictures, 1982.

Vendredi 13, chapitre final (*Friday the 13th, the Final Chapter*), de Joseph Zito, Paramount Pictures, 1984.

Amityville II (*Amityville II : The Possession*), de Damiano Damiani, Orion Pictures Corporation, 1982.

Les Prédateurs (*The Hunger*), de Tony Scott, d'après le roman de Whitley Strieber, Warner Bros., 1983.

L'Opéra de la terreur (*Evil Dead*), de Sam Raimi, Newline Cinema, 1981.

Shining – l'enfant lumière (*The Shining*), de Stanley Kubrick, d'après le roman de Stephen King, Warner Bros., 1980.

Poltergeist, la revanche des fantômes (*Poltergeist*), de Tobe Hooper, Warner Bros., 1981.

Les Yeux de Laura Mars (*Eyes of Laura Mars*), d'Irwin Kershner, Columbia Pictures, 1978.

Vampire, vous avez dit vampire ? (*Fright Night*), de Tom Holland, Columbia Pictures, 1985.

Christine, de John Carpenter, d'après le roman de Stephen King, Columbia Pictures, 1983.

Le Masque (*Mask*), de Peter Bogdanovitch, Universal Pictures, 1985.

Dracula, de Tod Browning, Universal Pictures, 1931.

Dracula, de John Badham, Universal Pictures, 1979.

Joël le possédé (*The Possession of Joel Delaney*), de Waris Hussein, Paramount Pictures, 1972.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

François Lévesque…

… est né en 1978, en Abitibi-Témiscamingue. Fasciné dès son plus jeune âge par les arts en général et le cinéma en particulier, il se découvre une passion pour l'écriture durant sa Maîtrise en études cinématographiques. Après que plusieurs de ses nouvelles eurent successivement été publiées, notamment dans la revue *Alibis*, sa trentième année voit la parution de deux romans dont le premier, *Matshi, l'esprit du lac*, remporte le prix Cécile-Gagnon 2009. François Lévesque est critique de cinéma au journal *Le Devoir* et à l'agence de presse *Mediafilm.ca*.

Un automne écarlate
est le cent quarante et unième titre publié
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique
a été achevée en juin 2010
pour le compte des éditions

Il s'immobilisa. Non, il courait toujours. Il courait… il avait trébuché. Il se releva, un peu sonné. Les hautes herbes avaient amorti sa chute. Qu'est-ce que… Il approcha ses mains de son visage. De la boue ? Il eut comme une impression de déjà-vu. Il écarta ses mains et baissa les yeux. Quelque chose reposait à ses pieds.

Un automne écarlate

Il s'appelle Francis, il a huit ans – bientôt neuf – et, en compagnie de sa mère, il habite la petite municipalité de Saint-Clovis (trois mille neuf cents âmes et des poussières) où, de l'avis de tous, la vie n'est pas désagréable, même s'il ne s'y passe jamais rien d'extraordinaire.

Pourtant, depuis le départ du père de Francis, sa mère fume beaucoup, prend des cachets et dort énormément ; alors le jeune garçon se réfugie au sous-sol pour regarder en boucle ses films d'horreur, pour lesquels il éprouve une véritable fascination. Francis tente ainsi d'oublier sa triste réalité, car cette année, à l'école, il est tout à coup devenu le souffre-douleur de la terrible Sophie, et… et pourquoi donc son père n'appelle-t-il jamais s'il a dû quitter la maison « en raison de son travail », comme sa mère le lui a expliqué ?

Mais alors que l'automne colore le paysage de Saint-Clovis, la sérénité de ses habitants est mise à mal par la mort violente d'un enfant, puis par celle d'un deuxième. Pour Francis, il ne fait aucun doute que les monstres qui peuplent ses films d'épouvante ont décidé d'envahir la réalité…

TEXTE INÉDIT

9 782896 154425

14,95 $

8,90 € TTC

Extrait de la publication